

Préface

Des chemins, des foires et des hommes

Les chemins ont de tout temps constitué un lien entre les hommes. Cela reste le cas des autoroutes, des chemins de fer, des lignes aériennes, voire des lignes téléphoniques et des connexions informatiques, moyens du dialogue en ligne. Jadis, rien de tout cela. Hors de la maison et du bourg, ce sont les chemins qu'il fallait prendre. Pour se rendre justement au bourg, à l'église ou chez les artisans et commerçants quand on habitait une ferme isolée ou un «écart». Aller à la foire proche ou à celle plus éloignée, mais aussi plus importante, vendre ses produits et son bétail, ou bien en acheter. Pour faire un pèlerinage, enfin.

La France était ainsi sillonnée de chemins qui constituaient le maillage serré d'une dynamique vie économique et sociale dans le plus peuplé des pays d'Europe, déjà près de vingt millions d'habitants au Moyen-Âge avant les ravages de la peste, puis des guerres. De nos jours, le peuplement s'est concentré à plus de quatre-vingts pour cent dans les espaces urbains et périurbains alors que la proportion était inverse à la fin du XIX^e siècle encore. Même si le dépeuplement des campagnes qui a culminé entre 1960 et 1980 est aujourd'hui terminé pour laisser la place à une repopulation lente mais progressive, les modes de vie et la mécanisation des transports n'ont pas freiné la déprise des chemins d'antan. Seules les voies de pèlerinage, surtout les voies jacquaires, et les principaux itinéraires de grande et petite randonnées ont permis d'en sauvegarder une bien faible proportion. Je viens de traverser, à pied et en diagonale, par deux fois la France, sur environ quatre mille kilomètres, et puis témoigner de ce que même des sentiers encore indiqués sur les cartes IGN sont aujourd'hui inaccessibles car ils ont cessé d'être utilisés et que la nature y a repris ses droits.

Ce sont ces chemins aujourd'hui oubliés, ceux qui menaient aux foires, que Michel Couillaud veut faire revivre ici, en commençant par en rappeler l'existence et l'histoire, je devrais dire les histoires, les anecdotes enfouies dans les archives ou rapportées par leurs derniers arpenteurs, de bien vieilles gens, aujourd'hui, parfois par leurs enfants et petits-enfants.

Le territoire considéré va des plateaux du Cézallier et de l'Artense à la vallée du Lot et au Rouergue, il englobe le sud du Puy-de-Dôme, le Cantal ainsi que le nord de la Lozère et de l'Aveyron. Avec lui, on voit revivre une communauté nombreuse, mobile, haute en couleurs, franchissant sans hésitation avec leurs bêtes, leurs charrettes et leurs paniers les vallées et les montagnes de ce pays magnifique qu'est le Massif central. On comprend alors la passion de l'auteur pour que ces trajets soient réhabilités afin que puissent s'y ressourcer tous ceux – et ils sont nombreux – qui n'en peuvent plus d'un univers mécanique et bétonné qui emprisonne plutôt qu'il ne libère.

Axel Kahn, le 27 janvier 2015

Introduction

Un premier livre, paru en 2014, relate l'histoire des chemins qui conduisaient à la foire de Pierrefort. Celui-ci est en quelque sorte une nouvelle édition, revue et augmentée, étendue à un plus large territoire, où nous avons marché avec l'association des chemins de l'Europe: la Haute-Auvergne, le Rouergue et le Gévaudan. Sur ce vaste territoire, au cours de ces dix dernières années, nous avons recueilli une cinquantaine de témoignages complétés par des reconnaissances sur le terrain et des recherches documentaires.

Ces témoignages parfois en patois, sont émouvants, bizarres, tristes, burlesques, osés, choquants; ils sont en tout cas transcrits à l'état brut, sans autocensure. Ce livre devrait en un sens être considéré comme l'œuvre collective de ces témoins. Beaucoup nous ont encouragés à accomplir ce travail de mémoire pour les générations futures.

Les reconnaissances terrain avaient lieu sur des chemins parfois embroussaillés, oubliés, effacés au tractopelle, que l'on devine par des alignements d'arbres ou à partir des anciens cadastres. On est un peu dans le domaine de l'archéologie, étant donné les profondes transformations foncières de ces cinquante dernières années.

Cette recherche sur les chemins de foire n'est évidemment pas exhaustive. Elle porte seulement sur dix foires: de Lacapelle-Barrez dans le Cantal à Nasbinals en Lozère, de Cézens dans le Cantal à Laguiole en Aveyron; et sur un nombre limité de chemins qui y conduisent: comme pour les chemins de pèlerinage, une multitude de chemins conduisent à la foire, il en existait depuis chaque ferme.

Par ailleurs, aucun de ces chemins n'est dédié à un trafic de foire. Ils avaient d'autres usages. En les parcourant, on découvre l'histoire (voire la préhistoire) des gens qui les ont empruntés, leur vie quotidienne, le patrimoine bâti qu'ils nous ont légué et dont nous pouvons être fiers. C'est pourquoi ce livre contient de nombreuses illustrations sur les ouvrages qui jalonnent ces chemins.

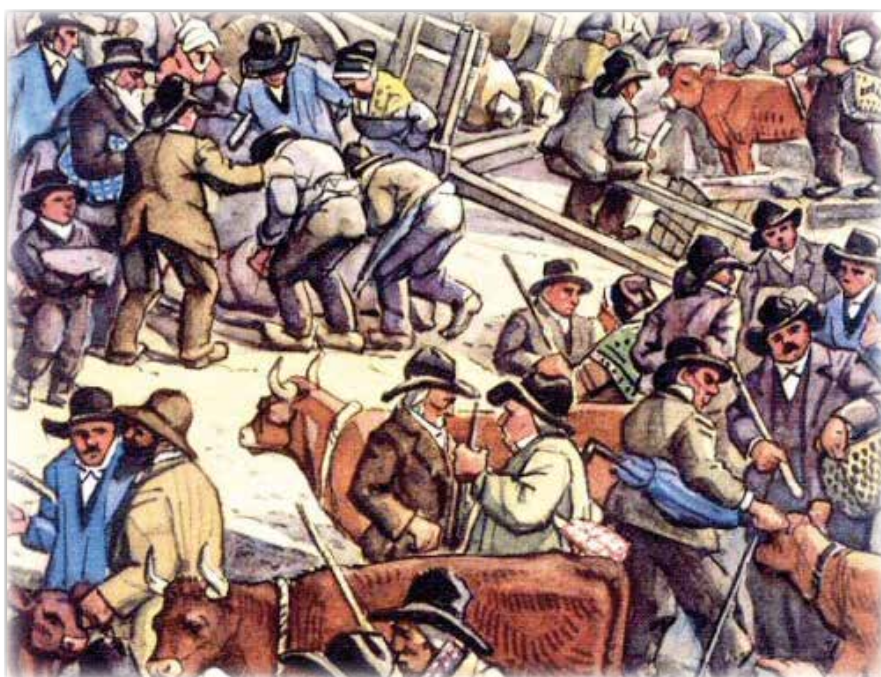
« **Chemins de foire, chemins de mémoire** », le sous-titre de ce livre prend tout son sens.

1. À propos des foires

Au préalable, voici un cadrage historique et géographique qui présente l'origine et le rayonnement des foires de bétail en Haute-Auvergne et dans les environs: l'origine des foires, leur rayonnement, les tonlieux ou péages sur les chemins de foire, les débouchés commerciaux hors région.

1.1 Origine des foires

L'origine des foires remonte à la nuit des temps, notamment la foire des Bessades en Aveyron qui est située sur l'ancien chemin de transhumance du Quercy en Aubrac¹. Mais plusieurs foires au bétail ont été créées sous l'égide de la religion: Saint Géraud qui attirait le 13 octobre pèlerins et paysans à Aurillac, Saint Urbain le 25 mai, Saint Martin le 14 novembre, Sainte Luce le 13 décembre, la foire grasse, Saint André².



Scène de foire d'après Victor Fonfreide³, © Auguste Boissonnade

¹ –Jean Delmas

² –Madeleine Basserre, le Cantal, économie agricole et pastorale, Aurillac, Imprimerie Moderne, 1928 et Alfred Durand, la vie rurale dans les Massifs volcaniques des Dore, du Cézalier, du Cantal et de l'Aubrac.

³ –Victor Fonfreide (1870- 1934) peintre du terroir, illustrateur.

Jean de Lastic obtient en 1525 des lettres du Roi pour l'établissement d'une foire à Rochegonde (Neuvéglise⁴). Les habitants de Raulhac demandent au roi la création de foires à Raulhac et à Pailherols vers 1545⁵. Une limite géographique apparaît entre les races bovines de Salers à poil roux et d'Aubrac à robe fauve, comme on le constate en 1682 : à Pailherols, il y avait des foires de bétail de Salers, et à Lacapelle-Barrez des foires d'Aubrac⁶.



2. Le foirail de Brezons

⁴ –Dérubier du Chatelet, dictionnaire statistique du Cantal, 1856, vol 4, p 559

⁵ –Bernard Poulhès, l'ancien Raulhac, T 2 p 58

⁶ –Bernard Poulhès, T 2 p 220

Au fil des temps, les foires sont de plus en plus nombreuses. Ainsi à Aurillac il y avait deux foires en 1298, cinq en 1582, douze en 1745, quatorze en 1885 et vingt en 1909. Mais, avec la multiplication des foires, elles finissent par se faire concurrence⁷ : en 1727, Dienne souhaite la création de deux foires à Saint Flour et que celles de mai et octobre aient une durée de huit jours, mais l'Intendant répond que *ce serait préjudiciable aux foires voisines, particulièrement à Brezons, Cézens et Maillargues*. (hameau voisin d'Allanche).

En 1770, le capitaine de Bélinay demande à Monsieur l'Intendant que deux foires soient établies à Gourdièges les 15 juillet et 15 août, temps où les moutons sont gras et les jeunes bestiaux vendables⁸. À cette date il y avait déjà un marché à Pierrefort tous les mercredis.

En 1748, Pierrefort a huit foires, Saint-Flour cinq foires. Vers 1960 Saint-Flour a pris de l'importance : 400 bovins sont vendus par foire à Pierrefort, à Saint-Flour plus de 1 000 bovins, mais aussi des moutons.



3. Carte des principales foires et leurs débouchés ferroviaires

⁷ –Alfred Durand, p 295 et 296

⁸ –Archives départementales du Puy de Dôme, IC 6459

1.2 Le rayonnement des foires



4. La foire de Brion



5. Une équipée en petite Mongolie © École d'attelage de l'Aubrac

Cela se passait aux environs des années 50. Il est difficile aujourd'hui d'imaginer les distances que faisaient à pied les paysans pour conduire leurs bêtes aux foires d'une certaine importance.

En Planèze, les foires sont nombreuses: Lavastrie, Pailherols, Valuéjols, Neuvéglise, Talizat, Rochegonde, Paulhac, Coltines, Cézens, mais Saint-Flour est le grand centre, spécialement lorsque les communications sont difficiles sur la Planèze, en hiver⁹.

Les paysans de Narnhac vendaient leurs bêtes aux deux foires de Narnhac, mais surtout aux foires du voisinage: Brezons, Vigouroux, Thérondels, Lacapelle, Cézens et Pierrefort¹⁰. Dans le Cézallier, deux grandes foires réputées depuis le XVIII^e siècle avaient un grand rayonnement:

Brion, un lieu perdu dans la montagne, qu'on appelle maintenant *la petite Mongolie* dans le Puy de Dôme. Du 25 mai au mois d'octobre, s'y tenaient deux foires par mois, pour y vendre les *mânes* engraisées dans les montagnes.

Maillargues dans le Cantal, une des plus grandes foires de France, les transactions y duraient quatre jours¹¹. On y venait de Cézens et de Pierrefort. Ceux de Buzert, commune de Saint-Martin-sous-Vigouroux, allaient à Thérondels, Lacapelle-Barrez, Pierrefort, et Cézens.

Cette liste n'est pas exhaustive; il faudrait aussi mentionner les foires aux ovins, notamment celle de Rochegonde sur la commune d'Oradour.

Au XX^e siècle, l'importance des foires diminue, car les plus belles bêtes sont vendues sur place aux maquignons qui parcourent les campagnes.

1.3 Les marchés et « les loues »

Des marchés avaient généralement lieu en même temps que les foires, jours de fête où l'on réglait ses affaires et où l'argent coulait à flots. Comparés à ce qui existe de nos jours, c'était des *supermarchés de proximité*, des supermarchés éphémères.

À l'occasion des foires au bétail, les castanhaires (du pays des châtaigniers) et les coustoubis (des coteaux du Lot) allaient vendre des primeurs aux gens de la montagne¹² (Thérondels, Pierrefort, Cézens, Saint Flour, Nasbinals, etc.).

⁹ –Madeleine Basserre, ouvrage cité.

¹⁰ –E. Coudy, monographie sur la commune de Narnhac, 1938, manuscrit.

¹¹ –A. Durand, p 296

¹² –Zéfir Bosc

Il y avait des castanhaires à Vallon. Ils n'appréciaient pas qu'on les confonde avec les coustoubis, ces derniers vendaient des primeurs mais aussi des plants.

Autrefois les gens du bas-pays avaient tout sous la main: les primeurs fruits et légumes, le petit bétail, et un microclimat méditerranéen. Ils vivaient bien et ils étaient riches comparés aux gens de la montagne qui vivaient avec de faibles moyens sous un climat rude.

De nos jours la situation s'est inversée: les gens de la montagne qui habitent sur des terres volcaniques fertiles et moins en pente ont pu bénéficier du progrès technologique avec l'arrivée des tracteurs. Ils sont devenus riches, comparés à ceux du Bas-Pays. Les flancs de coteaux du Lot et de ses affluents ne sont pas adaptés à l'agriculture mécanisée, la seule rentable; ces territoires se sont désertifiés. Les coustoubis et les castanhaires ne montent plus dans le Haut-Pays; ils sont concurrencés par les supermarchés. Les riches sont devenus pauvres et les pauvres sont devenus riches.

Au printemps, les jeunes venaient à la foire chercher du travail. Ainsi à Saint-Amans-des-Côts, à la foire de la Saint Jean, il y avait une loue: les gens du bas avaient fini de faner; les propriétaires de la montagne y venaient pour rechercher de la main-d'œuvre pour la fenaison¹³.

1.4 Les ponts et péages

Aux lieux de passage obligé, notamment les ponts et les cols, les seigneurs prélevaient des péages sur les troupeaux se rendant aux foires. Les premiers témoignages remontent à 1291.

À cette date il est fait mention d'une vente faite par Robert de Saint-Urcize à Hugues de Giou, de plusieurs droits dont un droit de péage à Lacapelle-Barrès¹⁴.

Plus tard, vers 1663, Bernard Poulhès note que la maison de Cropières possédait trois péages: au col de Curebourse sur le chemin de Vic, à Pailherols sur le chemin de Murat par l'estrade du Cantal et à Lacapelle-Barrez sur le chemin de Saint-Flour¹⁵.

¹³ –Raconté par Jean Balitran d'Alpuech en Viadène

¹⁴ –Bernard Poulhès, T 2 p 222

¹⁵ –B.P tome 2 p 221



6. *Le seigneur de Lescure percevait un péage sur le Brezons*

Exemples de péages vers 1740¹⁶

à Curebourse

un mouton à laine	1 denier
un bœuf, une vache, un taureau ou une velle	2 deniers
une douzaine de brebailles	8 deniers
une mule	13 deniers
un pourceau ou chèvre	2 deniers

à Pailherols

un bœuf ou vache	2 deniers
une chèvre	2 deniers
un pourceau	2 deniers
une bête à laine	1 denier
un vieux poulin	2 sols
un jeune poulin	5 deniers

à Lacapelle-Barrez

un bœuf ou vache	2 deniers
une chèvre	2 deniers
une bête à laine	1 denier
un animal à courreau	5 sols

¹⁶ –B.P. Tome 2 p 224

Un vieux poulain, bien dressé, vaut cinq fois plus cher qu'un poulain. Vers 1740, le droit de péage d'un bovin, d'une chèvre ou d'un porc était fixé uniformément en ces lieux à 2 deniers, ce qui équivalait au prix d'environ 2 œufs, somme relativement faible.

Les seigneurs percevaient ces péages, car les recettes étaient en principe destinées à entretenir les chemins, ce qui n'était pas toujours le cas dans la réalité!

D'après des baux à ferme ou des inventaires de cheptel, une paire de bœufs était estimée vers cette époque à 70 livres, à comparer à un setier¹⁷ de seigle qui valait 4 livres 18 sous¹⁸. Le droit de péage reste donc dérisoire, si on le compare à la valeur marchande d'un bœuf.

1.5 Les débouchés des foires et les gares

Les maquignons expédiaient les bêtes hors région par les gares d'Arpajon, de Neussargues, de Saint-Flour et d'Espalion. Elles y allaient à pied avec l'aide de garçons loués pour la circonstance, et plus tard en camionnettes avec l'arrivée des véhicules motorisés.

De Pierrefort, on expédiait souvent les bêtes sur Paris par la gare de Neussargues : c'était plus direct que par la gare de Saint-Flour. C'était quelquefois difficile de les faire monter dans les camionnettes, comme le montre la photo ci-dessous des années 60. Germain Rieutort de Trénac charge une vache avec l'aide de son beau-frère, René Théron de Pierrefiche.



7. La vache qui ne veut pas monter © Pascal Besse

¹⁷ –156 litres env.

¹⁸ –B.P. T 2 page 226

«Depuis Lavastrie, en Planèze, mes parents se rendaient à la foire de Saint-Flour, ville haute, avec *la Mounie*, une chèvre qui guidait le troupeau. Ils la prêtaient aux marchands car elle était dressée à conduire les bêtes à la gare. Et elle revenait en carriole, elle l'avait bien mérité, *la Mounie!*» (Muriel, la petite fille de Claudine Mallet). Dans le Larzac, on utilise quelquefois une chèvre pour guider les troupeaux de moutons.

1.6 L'intelligence des bêtes

Muriel Mallet raconte : « Une fois, on a vendu une vache au foirail à Saint Flour ; elle a été rachetée par un paysan de Lavastrie. Tout de suite elle est revenue à l'écurie ; on n'a pas pu l'arrêter !

Mes parents sont allés conduire une paire de bœufs à Pierrefort, à l'abattoir. L'un d'eux s'est échappé. Plusieurs jours après, il est revenu à l'écurie tout efflanqué. Mais dix jours après on l'a ramené à l'abattoir : c'était honteux ! »

1.7 Brigandage, beuveries et bagarres

Avant les foires, les brigands essayaient de dépouiller les maquignons qui amenaient du liquide pour l'achat des bêtes, et au retour des foires, c'était le tour des paysans lorsque ce même liquide était passé dans leurs portefeuilles, du moins ce qu'il en restait s'ils n'avaient pas trop bu et *fait la foire*.

Ces agressions en chemin n'étaient pas rares il y a un siècle. Etienne Ajalbert nous parle de son grand-père, meunier à Rochebrune, commune d'Oradour.

« Il allait livrer de la farine en voiture à cheval jusqu'en Viadène, (une petite région du Nord-Aveyron). Au retour, des bandits prennent la bride de sa jument ; sans hésiter, il passe le fouet devant et le gars a lâché. »

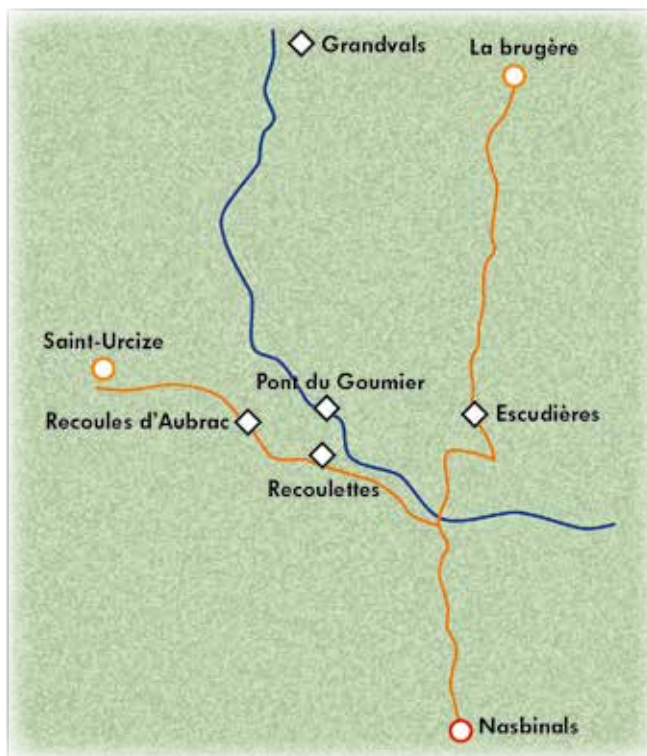
En remontant plus dans le temps, Etienne Ajalbert raconte qu'il avait un ancêtre nommé Philippe Albisson qui allait travailler, *faire des saisons* en Espagne.

« Il rentrait chez lui à Sainte Geneviève à pied avec son baluchon et un petit magot ; il était très fatigué d'avoir marché. En chemin, il s'arrête dans une maison qui l'accueille : *asseyez-vous Monsieur, venez manger quelque chose, on vous couchera...* et au bout d'un moment, il entend quelqu'un qui dit : *a co y es, lo trao!* (ça y est, on a fait le trou!) *Ils vont me flamber*, pense-t-il ! Alors il demande à sortir *pour tomber un peu d'eau*. C'est ainsi qu'il sort des mailles du filet. »

Revenons aux chemins de foire avec Jean Souchon de Trélis, commune de Cézens: enfant, il allait à la foire de Pierrefort, « au retour un paysan enivré était assoupi dans leur carriole: il se laissait guider par son cheval pour rentrer au bercail, et hop! Au lit, pendant que sa femme dételait la jument. »

Celui-là, insouciant, arrivait à bon port, mais ce n'était pas toujours le cas.

2. À la foire de Nasbinals



8. Deux chemins de foire à Nasbinals



9. Jour de foire à Nasbinals © Claudy Guiot

2.1 Les foires de Nasbinals

Mathieu Pignol, 30 ans, a choisi de rester au pays pour vivre mieux. Il nous parle des foires à Nasbinals :

« Si aujourd'hui les foires de Nasbinals se sont faites de plus en plus rares et de moins en moins fréquentées, au début du XX^e siècle, il se tient à Nasbinals jusqu'à seize foires. N'ont subsisté, jusqu'à notre époque moderne, que les foires du 17 août (autrefois la foire des bœufs), 9 septembre et 7 novembre (la foire des chevaux).

Jusqu'à la fin des années 90, ces trois foires étaient source d'échanges, de marchés aux bestiaux. Il y avait aussi de nombreux étalages de marchands ambulants (outillage, vêtements, fruits venant de chez les coustoubis). L'on faisait alors de nombreux achats et des provisions de choses que l'on n'avait pas chez soi.

Les générations anciennes (les derniers étant les personnes nées avant la seconde guerre mondiale) étaient des fervents adeptes des foires. Ma grand-mère, Eugénie Pignol, qui était née en 1920 n'aurait pas raté une foire à Nasbinals. C'était là qu'elle achetait des pommes pour l'hiver et revenait toujours de la foire en ayant acheté une couverture, un tablier de cuisine qu'elle portait quotidiennement, et que l'on appelait en patois un *dabanta*, ou plusieurs paires des chaussettes.

Moi-même à 30 ans, je me souviens que, durant ma scolarité primaire à Nasbinals, Maman venait toujours nous chercher pendant la récréation, le jour de la foire aux bœufs, pour acheter un blouson pour l'hiver ou un pull qui lui avait tapé dans l'œil en faisant le tour des étalages. »

« À l'époque où il n'y avait pas de tracteur, les gens du Nord de la France venaient acheter des bœufs d'Aubrac : c'était une race très réputée. Les jeunes bœufs, les Aveyronnais les achetaient et les domptaient. Les petits paysans n'avaient que des vaches attelées, car ils n'avaient pas les moyens de se payer des bœufs. »

Auguste Boissonnade



10. Travail à Recoules d'Aubrac



11. Portes d'étable à Recoules d'Aubrac

2.2 De Saint-Urcize à Nasbinals

« Mon grand-père¹⁹ avait une petite ferme à Saint-Urcize (il y avait beaucoup de petites fermes dans le bourg). Vers 1930, enfant, je l'accompagnais à la foire de Nasbinals (on devait passer par Recoules d'Aubrac et Recoulettes, l'actuel tracé du GR du tour des Monts d'Aubrac), puis vers la route vieille qui mène à Nasbinals. C'était à la foire d'automne, le 9 septembre. On allait vendre nos bœufs après les foins. L'hiver, ils étaient seulement une charge. »

2.3 De la Brugère à Nasbinals

Ce chemin était très fréquenté dans des époques anciennes. En effet il permettait aux habitants de la commune de Brion, des hameaux de la Brugère, Bonnecharre, Gramont, Cougoussac et Escudières de se rendre à Nasbinals²⁰.



12. Le chemin vague entre Escudières et Nasbinals

¹⁹ –Auguste Boissonnade 95 ans en 2014

²⁰ –Mathieu Pignol

Honoré Pignol, l'oncle de Mathieu, habite actuellement la Bessède de Cézens. C'est un de ces nombreux Barabans qui ont émigré de leur terre natale, la Lozère, pour aller travailler en Planèze de Saint-Flour au service des Cantaloux.

En mars 2011, il me raconte une histoire extraordinaire qui lui est arrivée lorsqu'il était enfant, il habitait alors à La Brugère, commune de Grandvals en Lozère :

« Le 14 août 1947, j'avais dix ans. Avec mon père, Marius Pignol, on est parti la nuit pour aller à la foire de Nasbinals²¹ y vendre une paire de bœufs. Il fallait traverser le Bès après Escudières. Il ne les a pas vendus, il a dû revenir avec les bœufs. Alors il enlève le joug des bœufs, il l'attache sur un bœuf avec les « juiges », des courroies de 5 mètres qui servent à attacher le joug. (Il a tiré le joug des bœufs pour pas qu'ils se contredisent). Et il me dit : *tu suis les bœufs et tu rentres à la maison ; et ne les embête pas, laisse les faire*. Alors voyant que mon père m'abandonnait avec les bœufs, j'ai eu peur, j'ai braillé ! Les bœufs s'arrêtaient tout le temps pour brouter : ils n'avaient pas mangé depuis le matin. Et puis, ils trottaient, je devais courir pour ne pas les perdre ; on a traversé les montagnes.

J'étais pas confiant. On est passé par les villages : il y avait plein de petits chemins, ils les ont traversés sans se planter. Quand j'ai aperçu ma maison, j'étais content ! Vous vous rendez compte de la mémoire des animaux ! Histoire de me dresser : *quand il aura fini de brailler, il va les suivre !* disait mon père. Son truc a marché ».

Marius Pignol était, à ses moments perdus, un tailleur de piquets : les clôtures de champ sont faites avec des piquets en granit : c'est une particularité du patrimoine du Nord-Lozère.



13. Une clôture en pierre de granit

²¹ – Il y avait deux grandes foires à Nasbinals : le 17 août et le 9 septembre.

2.4 Du nouveau sur le chemin de foire de Nasbinals



14. Pierres de chaînage à La Brugère



15. Le travail de La Brugère

70 ans après, j'ai reparcouru le chemin de foire de la Brugère à Nasbinals.
À la Brugère, quel n'est pas mon étonnement de découvrir un hameau aux maisons abandonnées, voire en ruines.

Mais quelles ruines!

De magnifiques murs de pierres sèches en granit, de gigantesques pierres de chaînage à l'angle des murs, un travail à ferrer les bœufs.

Seuls subsistent, à peu près intacts, un four à pain et son fournil où l'on cuit encore le pain certains jours de fête.

La Brugère est devenue un musée à ciel ouvert : le musée de l'Aubrac lozérien. Sur ledit chemin de foire il ne passe plus de bétail, mais une foule de marcheurs, car il est devenu un GR. La Brugère pourrait être une étape idéale pour l'accueil de ce nouveau « troupeau », une nouvelle source de revenus pour les habitants et l'occasion de restaurer certains bâtiments et de faire revivre le village.



16. Le moulin d'Escudières en 1945 © Mathieu Pignol

Je quitte le GR à Escudières et je continue le chemin de foire en descendant vers le Bès qui n'est qu'une petite rivière et prend sa source non loin. Là au *plo del mouli*, (la plaine du moulin) on voit les vestiges d'un ancien moulin et d'une forge avec un mur-pignon à redents qui permettait autrefois d'accéder à la toiture en chaume²².

²² –Ce très ancien moulin appartenait au XVI^e siècle aux seigneurs d'Escudières. Il a appartenu par la suite à Marc-Antoine Charrier, célèbre contre-révolutionnaire en Lozère. Jusqu'à la guerre de 14 les gens d'Escudières et alentours descendaient au moulin du blé pour le pain et de l'avoine pour les chevaux. Le moulin est désaffecté et tombe en ruines dans les années 60.

«Aujourd'hui, des promeneurs empruntent ce chemin de foire et posent leur regard sur l'ancien moulin. Alors, leurs yeux agitent leur imagination pour faire revivre ce moulin et renaître le souvenir de ceux qui en ont été les âmes²³.



17. Le mur à redents de ce moulin en 2014



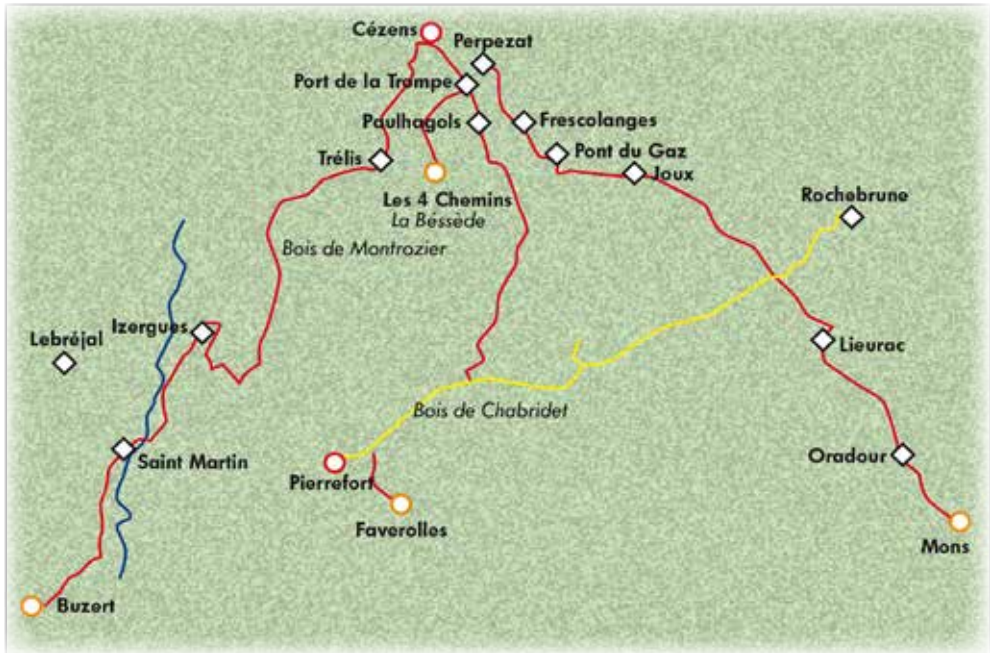
18. Le ponceau sur le bief du moulin

Un peu plus loin, on franchit le bief qui apportait l'eau au moulin par un petit pont à une travée²⁴, un des plus beaux exemplaires que je connaisse ; il mériterait d'être classé au titre des monuments historiques.

²³ –Mathieu Pignol

²⁴ –Composé de blocs de granit posés à l'horizontale

3. La foire de Cézens



19. Chemins de foire de Cézens

3.1 Au foirail

Il y avait deux foirails à Cézens:

le foirail d'en bas pour les foires d'automne, les 9 octobre et 10 novembre,

le foirail d'en haut pour les foires de printemps, à date variable. Ce dernier était situé près de l'école, aujourd'hui désaffectée, et près de la bascule. Une croix à haut fût, signe de la religion, était visible en tout point du foirail.



20. La devalade à Cézens

«À la foire de Cézens du 9 octobre les castanhaires venaient du Lot avec des châtaignes cuites à l'eau. Ils en avaient fait des colliers. À midi, on se dépêchait de sortir de l'école; on courait vite sur la place pour acheter ces colliers. C'était pour nous la fête! Après, il y avait des épluchures de châtaignes partout dans les rues. Les castanhaires apportaient aussi des pommes et des noix.»

Souvenirs d'écoliers de Jean Souchon et de Bernadette Jouve vers les années 50.

«Nous étions tous des castanhaires à Vallon²⁵: on préparait des colliers de châtaignes pour les foires», comme nous le raconte Roger Coudouel.



21. Trélis à Cézens en traîneau © Jean Souchon

3.2 Aimée et Albert Souchon

Par tous les temps il fallait se rendre à Cézens. Jean Souchon²⁶ y allait depuis le hameau de Trélis avec ses parents Aimée et Albert en traîneau pour y apporter le lait. Aimée était à cru sur une vache. Lorsqu'il faisait trop mauvais, la Poste ne fonctionnait pas, on y ajoutait le sac postal. La *vache de trait* s'enfonçait dans la neige.

Durant les années 60, la veille de la grande foire du 9 octobre, Jean allait avec son père planter les piquets sur le foirail pour être sûr d'avoir une bonne place.

²⁵ –Vallon, château et hameau sur la rive droite de la Truyère, commune de Lacroix-Barrez.

²⁶ –Témoignage sauvé de l'oubli in extremis, car Jean est mort deux semaines après, en janvier 2015.

3.3 De Buzert à Cézens

Le hameau de Buzert est situé sur le plateau, rive droite du Brezons. De longue date, trois familles habitaient Buzert, ils font partie des *gens du plateau*, les Ajalbert, les Soubrier et les Pioche. Ils élevaient chacun des bovins et des ovins. Isolés du reste du monde, ils devaient s'entraider et adopter des pratiques communautaires, notamment en hiver : ils conduisaient à tour de rôle, les troupeaux à l'abreuvoir et devaient ouvrir le chemin enneigé, car il n'y avait pas d'eau dans les étables. Ces trois fermes sont toujours habitées, même si les Pioche n'y sont plus.

La ferme Ajalbert possède une porte fenièrre datée de 1776, la plus ancienne de la région. Par cette porte située en étage on montait le foin dans la grange depuis un char de bœufs.

« Élever du bétail c'est une vocation, il faut aimer les bêtes, d'autres se passionnent pour la mécanique. »

Les Ajalbert maintiennent la tradition en attribuant en alternance de père en fils deux prénoms à leur progéniture, Etienne et Émile : Etienne, 88 ans en 2014 a toujours vécu à Buzert. Il a épousé Céline, née Anjelvy de Ladascols, en 1947. Céline l'a souvent accompagné lorsqu'il allait aux foires des environs : Thérondels, Lacapelle-Barrez, Pierrefort et Cézens.



22. La porte fenièrre de la ferme Ajalbert

Chaque jour, Etienne descend le lait à dos d'âne par le chemin qui conduit à la route goudronnée (actuellement la D990). Par ce même chemin, Etienne part tôt le matin pour aller à la foire du 9 octobre à Cézens. En s'éclairant à la lanterne, il descend des broutards et une paire de bœufs. Il traverse la D990 et reprend un très beau chemin bordé de murets de pierre vers Feydols. Il longe ensuite le Brezons, quand il n'est pas en crue, jusqu'à Saint-Martin-sous-Vigouroux.

« Quand il y avait trop de neige, ces chemins étaient impraticables ; on n'allait pas à la foire. »

Le troupeau parcourt alors la vallée de Brezons jusqu'à Izergues. Puis il remonte vers le lieudit Rouchès, par un chemin aujourd'hui disparu. Sur la planèze de Pierrefort, rive gauche du Brezons on rejoint les quatre chemins pour aller au foirail de Cézens.



23. Chemin de Buzert à Feydols

3.4 De Mons à Cézens



24. *La maison natale d'Henri Pons à Mons*

« Mon père, Albert Pons, possédait une ferme de 18 hectares avec 10 à 12 vaches. Ma sœur, Marie-Louise Odoul, habite encore à Mons la maison familiale » : une des plus anciennes maisons du bourg, aux linteaux cintrés, celui de l'ancienne porte, transformée en fenêtre, date de 1776.



25. *Le linteau de l'ancienne porte*